

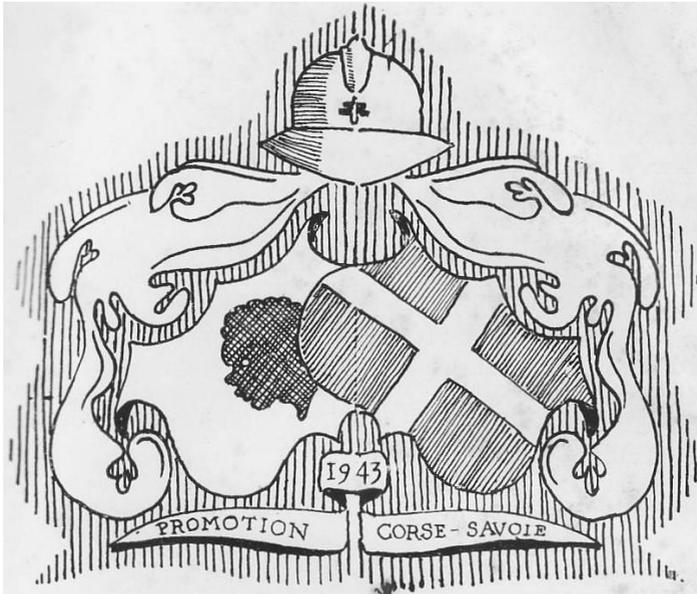
CORSE ET SAVOIE

2

A. L. G. S. 1870.

Ecole Militaire des Cadets

Il a été tiré de cet ouvrage
25 exemplaires numérotés
de i à 25



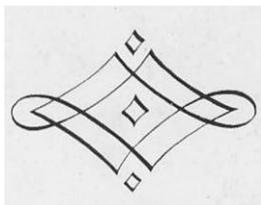
La promotion Corse et Savoie

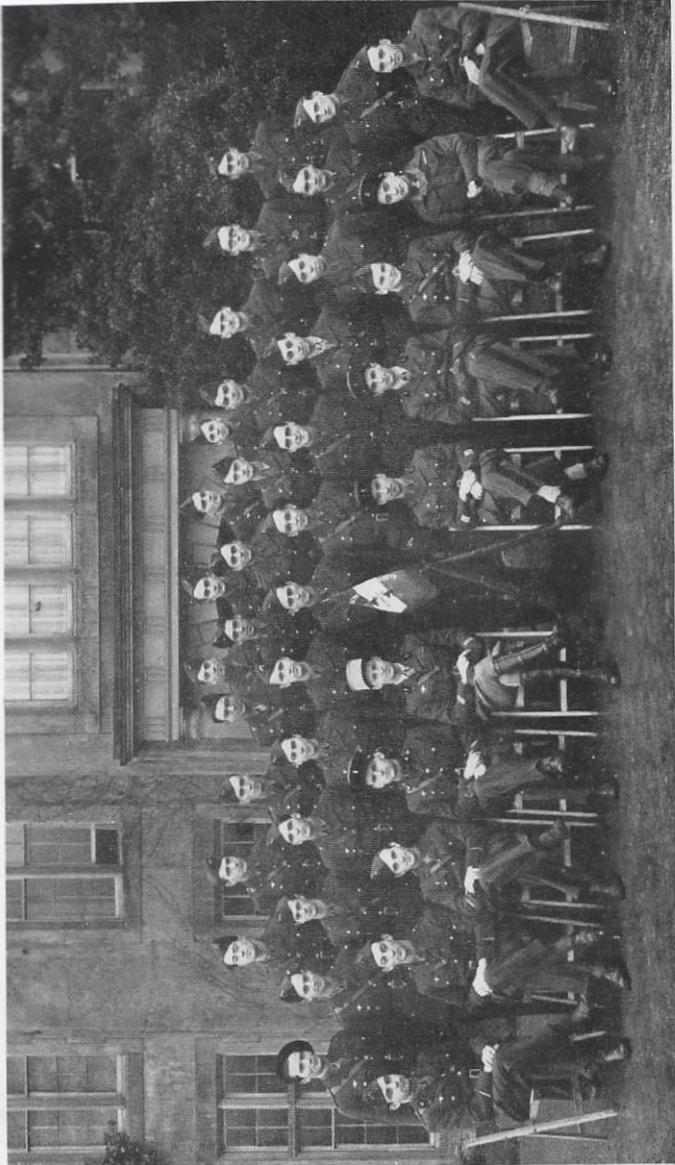
QUAND le me suis levé, au premier banquet d'adieux, il y a dix-huit mois, pour saluer la promotion sortante, elle s'appelait "Libération" ; et ce nom exprimait un espoir invincible, mais encore vaguement dessiné. La deuxième promotion fut baptisée "Bir Hackeim" ; et ce nom évoquait avec l'épopée du Grand Désert, la renaissance de la puissance et des vieilles gloires militaires françaises. La troisième fut placée sous le signe "Fezzan et Tunisie", premier bond décisif vers le dénouement victorieux. Aujourd'hui, avec la promotion "Corse et Savoie", nous commémorons le combat aux portes de la patrie crucifiée, le combat en France même.

Nos Aspirants de la quatrième promotion emportent l'affection et les vœux de leurs camarades et de leurs chefs. Bientôt, ils auront rejoint, sur les théâtres d'opérations, leurs jeunes anciens devenus fantassins, marsouins, Zouaves, légionnaires, tirailleurs, cavaliers, parachutistes. Une lettre, reçue récemment de l'Aspirant L. stationné quelque part en Tunisie, où il commande une section d'Engins d'accompagnement, me disait, "Nous nous sommes retrouvés en force, puisque les trois promotions sont représentées ici; et la camaraderie qui avait pris naissance, soit à M. soit à R., se continue toujours. Et ainsi nous avons pu, autour d'une même table, nous remémorer le bon temps passé dans notre chère vieille Ecole. Le Sous-Lieutenant F. et l'Aspirant S. représentaient la promo "Libération" ; l'Aspirant T. "Bir Hackeim" ; et "Fezzan et Tunisie" rassemblait les Aspirants S., D., M., J., B., L. R. et L. J. "

La table amicale grandira encore; le jour où, dans notre Paris délivré, tous les survivants de l'Ecole Militaire Française en Grande-Bretagne, revenus de tous les coins du monde, se réuniront pour fêter la résurrection de la France, et pour s'émouvoir au souvenir des heures fraternelles vécues sur le sol hospitalier de la vieille. Angleterre.

Chef de Bataillon, A. BEAUDOUIN.





LA PROMOTION CORSE ET SAVOIE—*Novembre, 1943.*

Les Aspis s'en vont.... !

Enfin les grands garçons quittent les bancs d'école sur lesquels les avait conduits la folie d'un Lebensraum.

Des mois interminables où chacun se donnait sans réserve. Ils songeaient : "C'est pour ma mère, ma maison ma ville, mon pays". Ou étaient-ils plutôt poussés par le sentiment d'une tradition transmise de génération en génération et qu'ils tenaient tous à conserver ?

Pendant ce temps passé ici, pas un mot à ce sujet. La parole serait peut-être trop brusque et pourtant trop faible. Le fait est là, tous sont venus se grouper, (le leur plein gré, autour d'un symbole : La Croix de Lorraine ; preuve à la fois qu'ils appartiennent à une grande nation et qu'ils entendent que cette nation demeure grande.

Ils sont jeunes, des visages de lycéens, des volontés d'hommes. De savoir qu'ils sont destinés à mener leurs concitoyens à l'assaut du boche installé dans leur pays, leur a donné un grand sérieux mélangé curieusement à l'esprit d'indépendance propre à leur âge.

Il était bien dur souvent, dans cette atmosphère de "Zone des arrières" de lire des titres comme : Tunis, Bizerte ou Bastia.

A quoi pensaient-ils ? Étaient-ils jaloux de ceux qui avaient la chance d'être au baroud ? Oui, parfois il était bien difficile de lire un livre d'étude, alors que l'on savait les camarades tombés au champ d'honneur.

Que pensaient-ils en dehors de leurs études ? L'un lisait toutes les listes de patriotes fusillés par l'allemand chez nous, et peut-être avait-il des raisons de craindre. L'autre, entendant à la T.S.F., les noms des villes de chez nous bombardées la veille, par nos alliés, avait-il le pressentiment d'un deuil ? Tous au reçu des nouvelles quotidiennes réagissaient différemment selon les circonstances qui les avaient amenés ici.

Qu'importe : ils donnaient ainsi la preuve de leurs individualités gardées intactes n'est-ce pas là une des grandes supériorités sur l'ennemi que nous voyons inconsciemment démontrée.

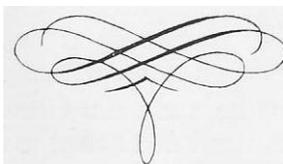
Une seule compétition : "L'amphi". C'est le carrefour d'où rayonnent de nombreuses routes qui mèneront, les unes aux tâches glorieuses, les autres aux tâches humbles, toutes aux tâches nécessaires. Un grand principe ; ne pas s'efforcer d'être un héros mais faire simplement et loyalement son métier de Français. Quoiqu'il arrive toutes ces routes seront reliées entre elles par un lien invisible mais solide : L'esprit de la promotion.

Les bons conseils ne manquent pas ; mais chacun sait que le moment venu, il aura à affronter ses hommes, se montrer leur chef ... ou être perdu. Leur instruction les a rendus prêts à cette épreuve, ils l'attendent avec confiance.

Ils voudraient montrer leur reconnaissance à leurs instructeurs mais l'occasion ne s'en présentera que sur le champ de bataille. Là, ils espèrent prouver que la confiance mise en eux fut bien placée et qu'ils sont tous capables de mourir proprement.

A leurs Jeunes, ils remettent les traditions fraîches mais solides de leur école. A leurs Chefs, ils doivent les connaissances acquises et promettent de s'en servir d'une façon digne des "Croisés de la Croix de Lorraine".

E. A. BOUVIER.





Pour tous les Cadets, du Major (barbu) au Système (rose et imberbe, la nature fait bien les choses) c'était leur premier bal d'École. La période des préparatifs, le dernier coup de brosse donné aux brodequins, et le travail de barman, voilà qui était nouveau. Nous imaginions autrefois en arrivant dans les salles décorées de la Rue Monge pour le "Point Gamma" ce travail de construction et d'astiquage qui avait précédé le moment où la première carte était présentée à l'entrée. Enfin les jeunes ont connu cela. Leurs études et leur métier ne les destinaient pas à une grande École. La nôtre, née du plus grand élan vit des noms de ses trois promotions. Elle vit pour nous et par nous.

Un bal ne donne pas l'impression du corps, de l'union. Peut-être pourtant au travers de cette soirée on pouvait voir le véritable esprit de notre communauté.

Il y avait les fleurs qu'une main de maîtresse de maison avait disposées pour nos hôtes. Les plus rêveurs d'entre nous ont remarqué les fleurs. Je ne m'amuse pas avec cette image, c'est là une manifestation de l'esprit de notre famille. Je ne veux pas remercier directement les artisans principaux

et les auteurs de l'atmosphère. Ils n'aimeraient pas cela, je pense. Qu'ils sachent simplement combien nous avons ressenti leurs attentions et leur prévenance.

Il parut dans l'après-midi que les éléments étaient contre nous. Une inimaginable boue remplissait les chemins et les abords des huttes. La soirée nous apparut sous un aspect peu enthousiasmant lorsqu'en remontant du village, après nous être heurtés à bien des branches et avoir pataugé dans les mares successives qui formaient le chemin, nous aperçûmes la masse des bâtiments de l'Ecole. L'épaisseur de cette nuit était incroyable.

Il était difficile plus tard lorsque le monde faisait vibrer les pièces et les couloirs, d'imaginer le calme et la tristesse des instants qui avaient précédé l'arrivée des hôtes.

Quelques minutes de flottement, il faisait froid et un orchestre ne vit que lorsqu'il joue. Si ce trompettiste a l'air d'un morne garçon de café, sûrement dans quelques instants sa face perdra ce triste masque simplement parce-qu'il jouera.

Ainsi, au début de chaque bal, l'expression manque aux rideaux, aux buffets, au plancher et aux estrades.

Il y avait les grandes fleurs dans les cubes de cristal. Elles donnèrent le ton et elles furent le lien entre les couleurs plus ou moins laides des robes du soir. (Fait d'observation : les tenues de soirée des Cadets sont d'une grande simplicité et d'une agréable uniformité.)

Y-a-t-il un instant où se décide le sort d'une soirée ? Nos dieux Lares furent favorables au bal de la promotion Corse et Savoie.

Je vous parle comme un des bleus, mais les sentiments de nos anciens en ce soir où ils portaient pour la première fois l'uniforme d'officier, je ne les connais pas.

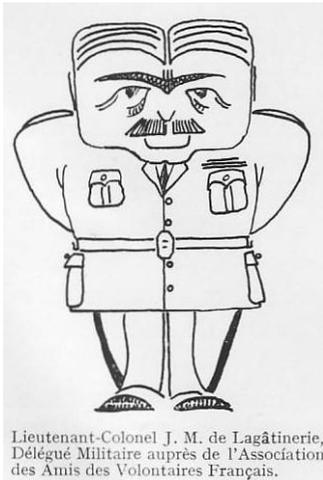
Ce doit être une suite bariolée de sensations de la joie, de la fierté, des résolutions et un peu de fatuité;

Peut-être un sérieux particulier. D'abord ce costume neuf et difficile à porter, sûrement ils pensaient qu'il ne fallait pas être engoncé . . . Un jour l'un d'entre nous viendra vous raconter les joies de sentir un baudrier lui barrer la poitrine, il vous parlera du poids du galon. (Le poids d'un galon : cette manche que j'ai vu

certain regard furtivement, elle doit changer l'âme et l'esprit, la ligne argentée doit opérer sur la légèreté et l'insouciance).

La soirée du 27 novembre a été en tous points réussie. Les habitués soutiens des cadets avaient été singulièrement sous-estimés. Le cheval de frise et l'irascible garde n'eurent pas à sévir. (On m'a dit qu'une seule personne n'avait pas de carte réglementaire d'invitation: grand émoi parmi les fonctionnaires sergents il s'agissait simplement d'un commandant d'une armée alliée). Une longue colonne de véhicules boueux et ruisselants attendait au barrage ; lorsque l'on arrivait de derrière il y avait une ligne de feux rouges. Avec quelle conscience la vérification fut faite heureusement aucun sourire n'eut à éprouver son pouvoir.

L'inauguration par le Lieutenant-Colonel de Lagâtinerie de la salle de club offerte par les Amis des Volontaires Français eut lieu en cette occasion.



Un orchestre anglais jouait sur l'estrade dont la décoration avait été faite par les cadets. Au centre une peinture symbolisant l'Entente Cordiale. A droite une jeune femme contemple un défilé dans un Paris d'aucun âge, un Paris où l'adjudant Flick coiffé d'un bonnet à poil continue d'exercer son pouvoir sur une matière qui, semble-t-il, lui échappe. A gauche c'est un vieil officier qui regarde des jeunes femmes lever les jambes. Il y a aussi un Cadet qui se promène sur ce dessin ;

c'est lui qui est étendu mollement dans la loge de l'étoile à la porte de qui attend l'homme aux bras cerclés d'or. Félicitons Blin et son équipe : Hébrard, Savigny et Meyer. Jorre a fait tenir tous ces cartons debout et a suspendu la lanterne. Les panneaux sont aussi oeuvres des artistes spécialistes Duchesne, Hebrard et Blin auxquels s'était joint Nicot. Le Sous-Lieutenant Saindrenan a mis la main à la pâte. Il connaît bien les chevaux

Il fallait beaucoup de courage et un certain esprit d'aventure pour aller de la grande salle au château. Seul un Cadet, un de ceux qui ont coutume de mettre en pratique pour échapper à une corvée les principes de l'utilisation du terrain pouvait se charger d'un passage jusqu'à l'entrée monumentale. Au rez-de-chaussée du bâtiment il y avait le grand buffet, et le Mess était devenu une salle intime entraînée par un trio de musiciens qui à force de bière réussit à tenir jusqu'à une heure du matin. Quelques-uns d'entre nous les aidèrent : l'Aspirant Philippe avec sa clarinette, Frédy avec la batterie et Bernheim au piano.

Il y avait une sorte de petit chef-d'œuvre au premier étage. Il fallait employer l'escalier "interdit aux élèves". C'était une guinguette, un accordéon, du vin, une enseigne "Au Chat Noir" et un nom admirable : "Chez Toto". Malheureusement les invités n'ont pu apprécier toute la saveur de cette appellation. Beaucoup de consommateurs ne surent pas estimer le danger que représentent quelques coupes de vin, du bon vieux de troupiers. L'essentiel, n'est-ce pas, est de rester "gentleman".

Le temps a passé très vite, jusqu'à l'instant où une voix bien connue a prévenu "charitablement" l'assistance que les camions partaient.

Ah les camions ! Jamais les Bedford n'eurent une aussi charmante clientèle. Touchante coutume, mœurs délicates de ces châtelains qui raccompagnent leurs hôtes jusque dans leurs lointaines demeures. L'embarquement et les cris, la

nuit impénétrable et la voix habituelle : "Pas gymnastique les dernières", les torches illuminent un bras, un manteau de fourrure et de multiples couleurs.

Qu'aurait pu penser d'une telle scène un Cadet revenant de permission sans être au courant? Des sections féminines occupant l'Ecole, une énorme offensive des . . . qui cette fois-ci mieux organisée aurait réussi.

Les Cadets semblaient facilement domptés et soumis. Ces sortes de combat sont si indécis et une telle quantité d'armes entre en jeu que lorsque le dernier camion fut parti (manifestation pratique du triomphe masculin) un tel spleen flottait sur les salles vides, un tel abattement (nous n'en cherchons pas les raisons) se dessinait sur le visage des mâles vainqueurs qu'on eût pu croire que leurs charmantes ennemies les avaient faits passer sous les Fourches Caudines.

Lorsque la g . . . de bois fut passée, lorsque le romantisme d'une fin de soirée se fut envolé, le lendemain matin, le contentement régnait. Merci encore aux Dieux Lares de Ribbesford, ils ont été propices.

P.A.



Leur Exemple



Jean Digo est né le 10 décembre 1922, en Indochine à Hanoi. A vingt ans il s'engage à Brazzaville dans les Forces Françaises Libres. Il reste au dépôt de guerre du moyen Congo près d'un mois. Il quitte Brazzaville pour Pointe Noire le 9 novembre 1942. Là il embarque après quelques semaines sur un navire de guerre Anglais. Il pose le pied sur la terre d'Ecosse le 16 décembre.

Après les formalités d'usage il est affecté à l'Ecole Militaire des Cadets.

Blessé le 29 octobre 1943, par l'explosion d'une grenade anti-tanks au cours d'un exercice, il expire au cours de son transport à l'hôpital le plus proche.

Jean Digo a été décoré de la Médaille Militaire accompagnée de la citation suivante

"Cadet d'une conduite exemplaire, d'une haute conscience et d'un dévouement sans défaillances. Mort pour la France en service commandé."

Que son souvenir reste vivant parmi nous, son exemple nous montre la voie.

Venu d'un point éloigné de l'Empire pour participer au combat de la libération (le la France, il est le symbole de l'amour et de l'esprit de sacrifice dont les jeunes Français des colonies ont toujours fait preuve envers la mère Patrie.

* * *

Charles Hessenbruch jouit d'une double nationalité, son père étant Australien, ancien combattant de la Grande Guerre et c'est parmi nous qu'il a choisi de venir servir. Je veux lui dire ici que nous lui sommes reconnaissant de ce choix et que c'est un orgueil pour nous de le voir dans nos rangs.

L'admirable exemple de courage et d'amour de la Patrie qu'il donne tous les jours est une grande fierté pour notre communauté. Puisseons-nous toujours le recevoir comme un frère, puisseons-nous être dignes de son héroïsme de chaque instant.

Notre camarade Hessenbruch a été décoré de la Médaille Militaire avec la citation suivante :

"Cadet animé du plus pur esprit de dévouement. Très grièvement blessé pour la France, en service commandé, a subi l'amputation des deux jambes. Fait preuve d'un courage et d'une abnégation qui font l'admiration de ses chefs et des médecins Américains traitants."



"Ceux qui y étaient"

Le 9 avril, 1940, Oslo, Kristiansand, Bergen, Trondhjem et Narvik étaient occupés par les troupes allemandes. L'armée norvégienne se formait, seuls des groupements de soldats résistaient de part et d'autre au moment même de leur mobilisation.

Le 12 avril, en riposte, les 13^e, 53^e et 67^e Bataillons de Chasseurs Alpains, formant la 5^e 1/2 Brigade de Haute Montagne, embarquent à Brest.

Après avoir pensé partir en Finlande, au Caucase, sur les Alpes même . . . c'est la Norvège qui nous attend.

Notre convoi se compose de bâtiments de la Cie. Mixte de la Méditerranée ; l'El-Djézair avec à son bord l'État-Major du Général Audet et une partie du 53^e B.C.A. ; l'El Mansour avec le 67^e B.C.A., l'El Kantara qui prend le complément. A ces trois croiseurs auxiliaires on ajoute le paquebot "Ville d'Oran" qui embarque le 13^e, et enfin la "Ville d'Alger" avec tout le matériel et les mulets.

A 6h du soir, nous appareillons. Sur le quai la foule est dense et les mouchoirs s'agitent ; les Autorités Maritimes nous saluent ; la musique de la Flotte en grande tenue joue "Mourir pour la Patrie", En écho la fanfare du 53^e répond par : "Sidi.-Brahim" et "Chant du Départ". Minutes émouvantes ; dans quelques heures nous verrons disparaître dans le crépuscule la Terre de France

Nous sommes au large, la marche du convoi est lente, nous louvoyons continuellement ; heureusement pour nous la mer est tranquille. C'est dans des conditions satisfaisantes que nous arrivons en Écosse.

Nous ancrons devant Greenock et Gourock le 14 avril nous essayons d'avoir des précisions de l'extérieur ; rien ne transpire à notre échelon ! Le 16 nous quittons la Clyde pour faire route vers le Grand Nord ! Nous longeons les côtes d'Ecosse où la mer nous met à l'épreuve ; nous filons

au Nord des Orcades et de Scapa-Flow en direction de la Norvège, sans toutefois connaître le point de débarquement.

A 11h du matin le 19 nous avons une alerte de sous-marin. La défense tire, des grenades glissent le long d'un Thorny-croft à l'arrière d'un torpilleur. Un sous-marin est supposé coulé !

Quatre heures de l'après-midi ce même jour, attaque d'un avion de reconnaissance qui arrive dans le soleil. Gerbes d'eaux. Pas de mal ! La D.C.A. réagit. Autre appareil : cette fois-ci l'"Emile-Bertin" reçoit une bombe qui n'éclate pas.

A partir de ce jour nos yeux interrogent le ciel . . . Quelques heures plus tard les côtes de Norvège se dessinent à l'horizon, dans un ruban imperceptiblement argenté ... A 6h du soir, notre destination se précise, nous nous engageons dans le Fjord de Namsos situé à 150 kms au nord de Trondhjem et à 500 kms au sud de Narvik, limite du Cercle Polaire. Nouvelle attaque aérienne, les avions surgissent, 1 2,3,4 derrière les collines encadrant le Fjord ; ils passent au ras de l'eau et lâchent les bombes à l'horizontale ; la D.C.A. crache de tous les bâtiments; mes camarades pensent aux planchers des vaches !

Ce dernier incident n'est pas fait pour nous rassurer ...

Namsos approche ; c'est un petit port multicolore, tout de bois construit, entouré de forêts. Nous avons hâte de débarquer après les émotions de l'après-midi.

Lentement nous approchons ; à 11 heures tout est paré pour l'accostage. L'El-Djézair, après plusieurs essais, jette sa passerelle. Le débarquement commence : section par section, compagnie par compagnie, nous posons le pied sur la neige tassée. En quelques instants les unités sont rassemblées, sac au dos dans la neige. Nous ne perdons pas de temps, notre bataillon (53^e) s'engage sur la rive droite du Namsur, en direction de Spillum, où nous devons reconnaître des cantonnements.

A la sortie de Namsos, nous traversons le viaduc de

Graffkapel. La route est longue, le sac est lourd. Après 8 jours de mer on a l'impression que la terre n'est plus ferme.

Nous arrivons à Spillum où immédiatement nous nous installons défensivement. Notre Commandant, "un ancien de 14", signale la présence ennemie à moins de 4 km. Tant bien que mal, nous traversons les champs couverts de neige croulée, pour prendre position. Les plus légers d'entre nous avancent avec facilité, les autres moins favorisés enfoncent à chaque pas jusqu'à la taille. Nous arrivons à une lisière assignée et nous creusons les souches de sapins pour être au sec. Interdiction de parler, de faire du feu, de fumer. Ça promet ! Nous rageons car nos skis ne sont pas débarqués et nous sommes réduits à l'inaction. Vers 5h du matin le 20 avril, un avion de reconnaissance passe au-dessus de nos têtes, rasant les arbres. Il nous cherche ; après avoir tournoyé il s'en va . . . nous quittons nos positions pour les cantonnements ; nouveau calvaire ; à chaque pas il faut quitter le sac pour revenir en surface ! Nous sommes sur l'unique route de Narvik ; colonne par un de chaque côté, nous avançons.

Alerte aux avions ! Diable ! Il y a du renfort 5, 8, 10 passent en lâchant leurs rafales de mitrailleuses. Ils se dirigent vers Namsos où nos vivres et matériel sont concentrés sur le port ... Nous entendons les premières bombes en atteignant nos cantonnements, fermes isolées, dominant la ville. De loin, impuissants, nous assistons à l'anéantissement de Namsos. Sauf pendant les 2 heures de la nuit, ils viennent toujours plus nombreux continuer leur ronde de mort. Nous observons les bombes qui se détachent des appareils, nous voyons leurs pilotes et mitrailleurs, lorsqu'ils passent.

Heureusement pour nous, le Viaduc de Graffkapel n'a pas été atteint, c'est ce qui nous permettra le 21 dans la nuit de rejoindre Skage où, paraît-il, nous devons appuyer des troupes norvégiennes.

Après un court repos nous essayons de nous installer dans les bois environnant le village. Nous sommes prudents, les avions

passent et repassent, nous cherchent continuellement et harcèlent les détachements.

Fatigués (le ravitaillement aussi est rare), nous avons froid et faim ; de temps à autre, l'Armée Norvégienne nous envoie un peu de lait, de quenelles de poissons, accompagnés de pain de seigle noir. Nos estomacs sont habitués à un régime différent ! Malgré tout, le moral est parfait ; seuls quelques nerveux s'échappent lorsque les avions passent ... ils reviennent honteux !

Notre situation est des plus instables : sans aviation, sans D.C.A., sans canons, sans camions, sans skis, que faire ? ... On nous annonce l'arrivée au port de la "Ville d'Alger" avec le matériel . . . malheureusement ce n'est qu'une fausse nouvelle. Le 22 notre P.C., caché dans un bois, reçoit une torpille incendiaire qui le réduit en cendres. Aucune victime. Notre section de passage trie des pommes de terre mal cuites, que nous dévorons.

Enfin les Sections d'Éclaireurs Skieurs perçoivent des skis ! Nous apprenons que des centaines de skieurs allemands sont dans le secteur débarqués quelque part. Un Bataillon anglais à Stenkjoer est encerclé.

Les mauvaises nouvelles affluent, il faut agir.

C'est le 24 que les S.E.S. partent en direction de Spillum pour patrouiller dans une région très accidentée et montagneuse. Les légères Peugeot nous emmènent, jusqu'à destination, sur les routes glacées.

Arrivés à Spillum, nous marchons jusqu'à Berge ; là nous nous installons dans les habitations. Nous sommes confiants ; nous avons reçu les fixations de nos skis.

Pendant quatre jours, inlassablement, sous les ordres du Lt. Dupont commandant le détachement de Skieurs, nous glissons sur la neige, recherchant le contact. Les patrouilles durent la journée entière, c'est à dire de 4h du matin à 9 h le soir, parcourant jusqu'à 70 kms. Notre meilleur soutien est le bidon de rhum que nous touchons pour ces rudes épreuves.

A plusieurs reprises, la neige tombant des sapins, les traces de sabots d'un élan, nous font croire à la présence ennemie.

Pendant ces longues randonnées, aux sommets des collines, nous observons au loin dans le Fjord de Namsos l'activité ennemie : un bateau "Le Bittern" brûle à la dérive ; le bombardement de la ville a repris ; de temps en temps, un Heinkel passe au-dessous de nous, entre deux collines, lentement, lugubre, silencieux, sûr de lui, car qui l'eût inquiété ? . . . Il rentre à sa base ...

Le 27, les nouvelles sont meilleures. Des cargos auraient débarqué du matériel. Le soir même la D.C.A. entre en action et nous constatons avec joie que les avions volent beaucoup plus haut. Notre situation semble s'améliorer. L'espoir naît.

Subitement dans la nuit du 29 au 30, ordres sont donnés aux différents bataillons de rembarquer immédiatement

C'est à nouveau un défilé continu sur routes et sentiers conduisant à Namsos. L'allure est très rapide, mais les chasseurs sont accablés. Ils ne comprennent pas ce mouvement.

A la hâte, le 1er mai, les S.E.S. sont expédiés pour protéger l'embarquement de la 1/2 brigade, Nous arrivons Beitstad où nous rejoignons les S.E.S. du 13^e B.C.A. qui ont installé 2 canons de 25, et possèdent 2 chenillettes. Nous nous postons sur une petite colline dominant un lac. Nous trouvons des poulets dans une ferme abandonnée ; la perspective d'un bon bouillon nous rend joyeux. A midi tout est prêt. Le P.C. signale aux guetteurs qu'une section de skieurs allemands a quitté le village de l'autre côté du lac.

A 13h ces éléments réussissent à s'infiltrer et nous surprennent en plein repas ! . . . Ils ouvrent le feu ... immédiatement nos F.M. répondent et les chargeurs se vident ...

Nous chaussons nos skis, et la chasse commence à travers les

bois où ils se sont repliés. C'est la débandade : ils tirent en l'air en fuyant, les uns par la route les autres sur le lac glacé. Leur chef braille des ordres qui ne semblent pas être écoutés. Sous nos feux nous les voyons tomber . . . bientôt le combat s'arrête, faute de cibles. Nous recevons l'ordre de cesser le feu et de nous replier pour rejoindre des camionnettes qui nous attendent. Nous ne comprenons pas. Le Lt. Dupont nous annonce qu'à notre tour nous devons rembarquer à Namsos . . . Nous étions si bien partis ! C'était notre baptême du feu, trop court sans doute, mais assez meurtrier.

Pendant notre parcours nous doublons le 13^e B.C.A. qui marche rapidement de Bangsund à Namsos.

Les chasseurs sont tristes. Peut-être ! Vaut il mieux reculer pour mieux sauter ? C'est le bonheur qu'auront d'autres détachements en repartant à la conquête de Narvik.

Nous arrivons dans Namsos à la tombée de la nuit. Spectacle douloureux de cheminées se dressant nues dans le ciel, des maisons il ne reste plus rien. La population a disparu ; sur le port un énorme tas de charbon brûle, les détachements de corvées vont et viennent côtoyant de rares habitants venus dégager des ruines quelques objets.

Après une nuit relativement calme passée dans les maisons dominant la ville, le 2 mai, la ronde sanglante des avions recommence de bon matin, empêchant les bateaux d'accoster. Ce sont les bombes de gros calibres qui tombent, soulevant d'énormes gerbes d'eaux, d'autres éclatent sur la ville en cendres.

Les canons de la D.C.A. britannique tonnent, leurs servants sont en plein terrain découvert, nue tête! Nous nous gardons soigneusement des éclats qui sifflent en retombant. Nous sommes à nouveau au désespoir de repartir devant cette interdiction du port. Enfin ! Les avions signent leur œuvre avec des croix gammées tracées dans deux demis-cercles de fumée ... Nous regardons longuement, impressionnés, ces sinistres symboles de ce qui nous a lourdement écrasés. Le ronronnement s'éloigne. Ils sont partis . . . Il est 11 heures du soir.

A minuit des ombres s'approchent du port. Nous devons rejoindre les quais pour réembarquer à notre tour. Nous procédons

à la récupération des boîtes de corned-beef, de beurre, jambon, lait condensé, entassées par endroits. Nous embarquons, non sans avoir aidé à démolir les culasses des voitures et camionnettes ou avoir poussé celles-ci à l'eau. On dit qu'un caporal-chef de la fanfare du 13^e B.C.A. avait vidé une de ses caisses d'instruments pour y mettre une mitrailleuse ! ! Elle ferait actuellement partie d'une panoplie quelque part en France . . .

L'embarquement se fait à la lumière électrique. Tous s'entassent, tout ce qui peut être pris est jeté à bord. Nous devons franchir le bastingage de deux "bâtiments accolés" pour rejoindre les infectes soutes à charbon. Quelle différence avec le voyage aller en 2e classe ... A 1 heure du matin le 3 mai, notre convoi part, lentement, tous feux éteints, nous sommes nombreux, 10, 15 ... peut-être ! Seuls les signaux optiques parlent. Nous regardons avec tristesse Namsos ; hier un joli petit port de contes, installé dans un fjord dont les eaux vont, très loin, apporter leur concours aux durs bûcherons, au fond de leurs forêts. La nuit est claire ... le soleil se lèvera bientôt ... tout à l'heure nous le verrons paraître en pleine mer . . . Notre épopée est terminée ! Nous avons tant espéré.

A la sortie du Fjord notre convoi se scinde en deux. Faisant partie du premier, nous mettons le cap au Nord. Ce n'est qu'une manœuvre de sécurité car nous reprenons le large et piquons plein Sud. Les côtes disparaissent à mesure que le soleil monte à l'horizon. C'est le rapide voyage de retour, vers l'Écosse.

Le convoi arrive à Scapa Flow le 4 mai, après transbordement soir le "Djenné" nous reprenons notre route pour débarquer le 8 mai à Gourock.

Nous sommes chaleureusement accueillis par la population, et les reporters ; des photographies de groupes mangeant les meilleures conserves anglaises sont prises; cameramen, interviews, rien ne manque.

Après avoir entendu l'allocution d'un général nous prenons le train pour les villes chargées de nous recevoir.

Je ne veux pas m'attarder sur des détails protocolaires et gastronomiques de notre séjour en Ecosse ; chacun d'entre nous en a gardé un souvenir ineffaçable.

Pendant notre confortable convalescence, l'Allemagne continuant sa série d'agression, envahissait la Hollande, la Belgique, menaçant directement la France. Le 25 nous rendons tous nos effets de grands froids.

Précipitamment le 27 nous quittons l'Ecosse; après deux jours nous débarquons au Havre. Le port est vide ; quelques caisses d'avions traînent encore sur les quais, peu de bateaux, de vieux cargos accostés.

La France a été envahie ...

La Brigade de Haute Montagne meurt pour céder la place à la 40e Division Bleue qui prend forme en Seine et Oise.

Du 4 juin au 12 juin 1940, c'est dans les plaines et les bois de la Somme que les chasseurs ont tenu et résisté "sans esprit de recul" ; c'est en faisant payer cher à l'envahisseur que l'esprit du Cor a survécu . . .

Les mauvais moments passés font les meilleurs souvenirs C'est vrai, je ne regrette rien, comme nous le disait le Général Béthouart avant notre départ : Vous pourrez dire à vos enfants et petits-enfants "J'y étais".

Mon dernier hommage sera pour le souvenir de ceux qui "y sont restés", soit enterrés dans le petit cimetière de Namsos là-bas . . . ou bien dans la Bataille de France . . .

GABRIEL MORAND.

Les Ecrivains du Silence

Il y a maintenant trois ans que la France est sous la botte allemande, c'est à dire trois ans d'un régime de terreur où la liberté a été remplacée par le despotisme et la pensée par le silence. Silence de la pensée, silence forcé des écrivains privés du droit d'expression. Certains ont cru qu'après juin 1940 la pensée française allait s'éteindre ou se rétrécir comme une peau de chagrin ... ceux-là se sont trompés. Les poètes se sont toujours investis d'une grande mission au lendemain des désastres. A l'exception d'une dizaine d'écrivains flanqués pour de basses besognes et qui sont passés au service de l'ennemi, les autres, et parmi les meilleurs continuent décrire dans l'ombre ; pour eux-mêmes et pour l'avenir, ils continuent à répandre leur idée, leur idée dont Victor Hugo, exilé à l'Ile de Jersey, disait

"Elle apaise l'âme qui souffre,
Qui de la vie, endort la mort;
Elle montre aux méchants le gouffre
Elle montre aux justes le port."

Devant le péril aujourd'hui couru par l'homme, des poètes nous sont venus de tous les points de l'horizon français. La poésie menacée par le Nazisme qui voulait l'étouffer se redresse, se regroupe, crie, accuse, espère.

La résistance est dans tous les domaines et celui de l'Esprit peut et doit être mis au même plan que les autres. Certes, aux côtés des francs-tireurs qui luttent sur leur sol, des ouvriers qui sabotent dans leurs usines, des journalistes et des hommes de lettres se sont rangés qui comme eux mènent une lutte acharnée et résolue pour sauvegarder l'esprit de l'emprise allemande.

Certes, c'est bien une véritable lutte que ces hommes mènent, offrant leur liberté et leur vie pour la chose écrite, traqués, forcés de changer sans cesse de domicile et de cacher leurs manuscrits, voir même de les enterrer sous quelque pierre où jamais peut-être

ils ne seront retrouvés. C'est bien une véritable lutte aussi que mènent ces hommes, terrés dans des caves où ils impriment la nuit leurs journaux (dont certains sont entièrement littéraires), ou ceux qui pendant trois ans, malgré l'ennemi, pour protester contre la cruauté Nazi, contre la trahison et la lâcheté, ont fait en sorte que chacune de leurs phrases ait un double tranchant.

Ceux-là aussi sont des soldats, leur champ de bataille est l'esprit et l'esprit leur arme.

Il faudrait plus d'une défaite pour que la pensée française meure et il y aura toujours en France des hommes prêts à verser leur sang pour la primauté de l'esprit, car la poésie a toujours été la conscience de la France. Victor Hugo, un siècle auparavant, avait lutté contre le despotisme et réclamé la liberté de pensée ; les poètes et les écrivains de cette guerre ont maintenu cette tradition

"L'obscurité couvre le monde,
Mais l'idée illumine et luit."

disait l'exilé de Jersey.

De ces écrivains, certains sont connus : Louis Aragon, Paul Éluard, Jules Supervielle, Paul Valéry. Tels sont les principaux poètes, mais il serait injuste, et c'est surtout sur ce fait que je veux insister, de ne pas signaler le foisonnement de toute une poésie.

Jusqu'à présent on a toujours parlé des funestes conséquences de la défaite de juin 1940, mais de ce malheur, de cette obscurité a jailli l'étincelle de la poésie. Nos poètes ne pouvaient pas rester insensibles à tout cela ; la guerre, la défaite, l'occupation, leur ont fourni un terrain solide et inépuisable pour la diffusion de leur lyrisme. Mais comme le disait un écrivain anglais dans la préface du "Crève-cœur" d'Aragon

... un homme comme Aragon qui a fait Dunkerque, serait-il le seul à chanter cet enfer ? Pourquoi serait-il le seul à chanter la souffrance de la France ?

Certes, il semble que depuis que cet écrivain a émis cette pensée un foisonnement de poésie nous arrive de France.

La France pour exprimer sa souffrance, pour pleurer son malheur, s'est exaltée dans le domaine de la poésie, elle en a fait son soutien et sa voix. Elle aurait pu choisir la musique ou la peinture, peut-être l'a-t-elle fait aussi ? Mais il semble, de tous les échos qui nous parviennent de France, que ce soit la poésie, son véritable mode d'expression.

C'est la première fois dans la longue histoire de la poésie française qu'un fait semblable se produit, car jamais certes la France n'avait connu un aussi grand bouleversement.

Mais cette poésie a un accent tout particulier ; ce n'est pas un héroïsme fanfaron, ce n'est pas du Paul Déroulède, c'est un héroïsme profond, car il a sa source dans la misère, dans la souffrance.

Ce qui fait la beauté de tous ces poèmes, ce qui les rend si émouvants, c'est leur grande simplicité, leur naïveté parfois, mais surtout cet accent de vérité qui s'en dégage. Les hommes qui les écrivent souffrent véritablement, de la faim, de l'emprisonnement, de la torture, du manque de liberté ; ils luttent et risquent leur vie et à côté de cela ils n'ont pas conscience qu'ils sont des héros, et c'est ce qui rend leurs poèmes si simples et si beaux. Ils ne cherchent pas à traduire un héroïsme déguisé, mais seulement leur vie quotidienne qui est une suite d'héroïsme.

Tous ces poètes expriment l'idée de la libération du territoire, mais ils disent aussi leur soif de la liberté, leur volonté de fer de la recouvrer.

La France a gardé son vrai visage qui continue de se refléter dans tous ces poèmes ; elle est restée la "Mère des Arts" qu'avait si bien chantée Du Bellay.

Poètes de France, le monde a entendu votre voix, la France ne vous oubliera pas, car vous êtes sa conscience, et avez su lui garder sa pureté.

J. DUCHESNE.

Poésie et Vérité

1942

(Paul Éluard)

COUVRE-FEU.

*Que voulez-vous la Porte était gardée.
Que voulez-vous nous étions enfermés.
Que voulez-vous la rue était barrée.
Que voulez-vous la ville était matée.
Que voulez-vous elle était affamée.
Que voulez-vous nous étions désarmés.
Que voulez-vous la natif était tombée.
Que voulez-vous nous nous sommes aimés.*

* * *

LA DERNIERE NUIT.

*Ce petit monde meurtrier
Est orienté vers l'innocent
Lui ôte le pain de la bouche
Et donne sa maison au feu
Lui prend sa veste et ses souliers
Lui prend son temps et ses enfants.*

*Ce petit monde meurtrier
Confond les morts et les vivants
Blanchit la boue, gracie les traîtres
Transforme la parole en bruit.*

*Merci Minuit, douze fusils
Rendent la paix à l'innocent
Et c'est aux foules d'enterrer
Sa chair sanglante et son ciel noir.
Et c'est aux foules de comprendre
La faiblesse des meurtriers.*

*Le prodige serait une légère poussée contre le mur
Ce serait de pouvoir secouer cette poussière
Ce serait d'être unis.*

*Ils avaient mis à vif ses mains, courbésont dos
Ils avaient creusé un trou dans sa tête
Et Pour mourir il avait dû souffrir
Toute sa vie*

*Beauté créée pour les heureux
Beauté tu cours un grand danger.
Ces mains croisées sur tes genoux
Sont les outils d'un assassin.
Cette bouche chantant très haut
Sert de sébile au mendiant.
Et cette coupe de lait Pur
Devient le sein d'une putain.*

*Les pauvres ramassaient leur pain dans le ruisseau
Leur regard couvrait la lumière
Et ils n'avaient plus peur. la nuit.
Très faibles leur faiblesse les faisait sourire
Dans le fond de leur ombre ils emportaient leur corps.
Ils ne se voyaient plus qu'à travers leur détresse.
Ils ne se servaient plus que d'un langage intime
Et j'entendais parler doucement, prudemment,
D'un ancien espoir grand comme la main.
J'entendais calculer
Les dimensions multipliées de la feuille d'automne
La fonte de la vague au sein de la mer calme
J'entendais calculer
Les dimensions multipliées de la force future.*

*Je suis né derrière une façade affreuse
J'ai mangé, j'ai ri, j'ai rêvé, j'ai eu honte,
J'ai vécu comme une ombre
Et pourtant j'ai su chanter le soleil.
Le soleil entier celui qui respire
Dans chaque poitrine et dans tous les yeux
La goutte de candeur qui luit après les larmes.*

*Nous jetons le fagot des ténèbres au feu
Nous brisons les serrures rouillées de l'injustice
Des hommes vont venir qui n'ont plus peur d'eux-mêmes
Car ils sont sûrs de tous les hommes
Car l'ennemi à figure d'homme disparaît.*

PAUL ELUARD.



Poèmes de la Résistance

Inédits. (écrits en France - 1943).

BALLADE DE CELUI QUI CHANTA DANS LES SUPPLICES.

*Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin
Une voix monte des fers
Et parle des lendemains.*

*On dit que dans sa cellule,
Deux hommes cette nuit-là,
Lui murmuraient : "Capitule.
De cette vie tu es las ?*

*Tu peux vivre, tu peux vivre,
Tu peux vivre comme nous
Dis le mot qui te délivre
Et tu peux vivre à genoux*

*Et s'il était à refaire,
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle pour les lendemains.*

*Rien qu'un mot la porte cède,
S'ouvre et lu sois! Rien qu'un mot
Le Bourreau se dépossède . . .
Sésame ! Finis tes maux !*

*Rien qu'ace mot, rien qu'un
mensonge
Pour transformer ton destin
Songe, songe, songe, songe,
A la douceur des matins*

*"Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin
La voix qui monte des fers
Parle aux hommes de demain.*

*"J'ai dit tout ce qu'on peut dire
L'exemple dit Roi Henri . . .
Un cheval pour mon empire
Une messe pour Paris . . .*

*Rien à faire." Alors qu'ils partent !
Sur lui retombe son sang !
C'était son unique carte
Périssent cet innocent !*

*Et si c'était à refaire
Referait il ce chemin ?
La voix qui monte des fers
Dit : "Je le ferai demain.*

*Je meurs et France demeure.
Mon amour et mon refus.
Oh mes amis, si je meurs,
Vous saurez pourquoi ce fût*

*Ils sont venus pour le prendre.
Ils parlent en Allemand.
L'un traduit : «Veux-tu te
rendre ? "*

Il répète calmement

*"Et si c'était à refaire
Je referais ce chemin,
Sous vos coups, chargé de fers,
Que chantent les lendemains ! "*

*Il chantait, lui, sous les balles,
Des mots. . . sanglant est levé
D'une seconde rafale,
Il a fallu l'achever.*

*Une autre chanson française
A ses lèvres est montée,
Finissant la Marseillaise
Pour toute l'humanité !*

JACQUES D'ESTAING.

La Poésie Témoin d'une Evolution – Aragon

Curieux moment que celui où la poésie française retrouve une sensibilité de chanson de geste et semble rompre avec le ton des dernières années.

Peut-être y verra-t-on une marque de l'évolution sentimentale en France depuis 1939 ; au poète 40-42, sorti des événements, répond un vaste public et un climat assez général.

En juin 1940, au milieu d'une série de brillants interviews (dont l'ardeur compense un peu le prudent silence de trop de nos grands maîtres), sur l'avenir en France de la littérature—et naturellement entre les lignes de la pensée et des aspirations politiques—André Gide avec sa sùreté habituelle prédit un grand éclat de poésie. C'est en somme assez normal : dans le silence général qui suit la défaite, ceux qui ont le don du mot et l'intensité du chant diront les sentiments de l'époque ; de plus, et ce n'est pas négligeable, bien mieux que d'autres, les poètes pourront jouer les censeurs.

Et les poètes, en fait, foisonnent et tiennent presque seuls le marché littéraire. Certains apparaissent qu'on ne connaissait guère et d'autres ont changé leur manière¹. C'est à ceux-là que j'en ai ici et dans leur grand nombre à Louis Aragon, dont on trouve à Londres "Les Yeux d'Elsa", 1941-42 (dans une édition curieusement moins soignée que celle qu'on lisait en France).

En 1939, Aragon tenait en France une double place, politique et littéraire. A la tête du journal communiste "Ce Soir" et l'un des premiers surréalistes, on le voit donc de tempérament et de préoccupations révolutionnaires.

¹ Pour être plus complet et mesurer le besoin de poésie ressenti en zone Sud, il faudrait également noter l'abus Vichyssois d'éditions de poètes morts et soi-disant peu connus, "poètes-à-vertus", Péguy en tête, ou poètes Régionaux (Mistral).

Vient la guerre qu'il fait très courageusement-- A écrit "Le Crève-Cœur" : Dunkerque, retraite, et déjà sa manière a changé.

Pour certains, septembre 1939 est une date aussi importante que 1940.- C'est avec la guerre qu'on n'a pu éviter, avec aussi l'attitude de la Russie, la fin d'une certaine façon de voir (naturellement, les milieux communistes français reçoivent une secousse particulièrement vive). Peut-être un jour, avec quelque recul, dira-t-on que si 14-18 n'a en somme que peu affecté le mouvement de la littérature en France, 1939 est pour la vie artistique et littéraire française la fin d'une période commencée au début du 20e siècle.

Ce qu'Aragon nous montre de lui dans le "Crève-Cœur" n'est plus ce qu'il en montrait auparavant — particulièrement notable chez un écrivain un peu froid, aussi conscient et volontaire que celui-ci — patriotisme extrêmement sincère, "sens du terroir", le centre de ses préoccupations littéraires est devenu sentimental, français et populaire. Dans la mélancolie d'un nouveau départ en guerre et d'illusions perdues, dans les images populaires de la défaite et de l'exode, dans la cruelle douceur des "Lilas et des roses", des soirs de Printemps, de l'Anjou, dans toute la vie de la France en juin 40 et puis dans la puissance d'un amour, d'Aragon 39 est né un nouvel Aragon. Et la forme des poèmes a suivi le mouvement : on se frappe plus avec des mots témoins d'impressions et l'on approche du chant.

1941-42 ; Aragon publie les divers poèmes des "Yeux d'Elsa". Paul Nizan est mort à Dunkerque. J. R. Bloch est à Moscou, Gabriel Péri fusillé à Paris, et Aragon, leur ami, chante de vieilles histoires de France et des amours—Et sa sincérité ne peut faire aucun doute, ni son patriotisme.

"Crève-Coeur", "Les Yeux d'Elsa", c'est entre autres, nous dit-il, l'essai de hisser au-dessus des malheurs communs et pour les générations à venir l'image d'un amour. Comme d'autres temps il est resté Laure ou Cléopâtre, que de ce temps l'on puisse dire "Elsa." Et lui le dit de ce ton, si nouveau pour lui et pour l'époque, dans une

simplicité de mots qui, malgré une versification savante, suite d'études très approfondies, parfois rappelle Jules Lafforgue ou Apollinaire, parfois résonne avec une envolée de chansons de geste. C'est aussi une série de chants d'amours de chevaliers et de belles et très souvent des scènes de guerre ou d'après-armistice.

L'ensemble parfaitement dominé par l'image des souffrances et malheurs de la France, s'est rapproché d'un ton, je n'ose dire Folklorique, le mot a par trop été celui des médiocres aspirations poétiques de la révolution nationale —mais d'une poésie simple et populaire.

Aragon chantant son amour et son pays est de ceux qui donnent le coup de grâce à l'individualisme poétique d'ailleurs passionnant et au surréalisme (je ne connais qu'un petit groupe surréaliste qui exerçait encore à Paris depuis 1940, "Le Reverbère", et d'ailleurs détonait singulièrement).

Et sur un terrain poétique, dans sa façon de réagir aux évènements, Aragon reflète une part de cette évolution considérable, dont peu, je crois peuvent voir où elle mènera, des réactions françaises depuis l'armistice.

MICHEL CARON



Les raisins de Villeneuve-Loubet

Une heure avec le Chef de l'Etat
à la manière de RENÉ BENJAMIN, de
l'Académie Goncourt

J'avais attendu ce moment depuis longtemps. Toute la matinée j'avais fini de sarcler mes allées, de pincer mes melons, et de buter mes haricots verts. Je déposais mes outils dans l'appentis et rentrais à la maison. Sur ma table, une lettre : "le Chef de l'Etat Français". Je reconnais les caractères italiques du cachet violet. Une lettre du Maréchal? Comme tout à coup je me sens léger ! Mes courbatures disparaissent comme si l'on m'avait enduit d'un onguent merveilleux. C'est demain que le glorieux chef doit m'accorder un entretien.

Dans le petit village, le facteur a déjà répété que Monsieur Benjamin avait une lettre du Maréchal. Pourquoi me fâcher de cette indiscretion ? on lirait la nouvelle sur mon visage. Après le déjeuner c'est une procession qui défile chez moi : ma voisine m'apporte une demi-douzaine d'œufs. "Portez-les lui," me dit-elle, "c'est tout ce qu'elles ont fait cette semaine ; c'est que le grain nous manque, mon bon Monsieur." Le garde-champêtre me souffle : "J'étais à Verdun, Monsieur René. Dites-lui le bonjour de ma part ; et s'il passe par ici, on aimerait bien qu'il s'arrête. Vous entendriez le tambour." Et il essuie une larme.

Monsieur le Maréchal, comme j'aurais voulu vous les amener, ces humbles. Aurais-je pu seulement en choisir une délégation ? mais tous étaient volontaires. Ils avaient arraché à leur terre les plus belles richesses pour vous les envoyer. Les présents de votre peuple ont dû vous donner de la force.

Le voyage de Vichy n'est pas long. Le Maréchal m'attend à 11 heures ce matin. Je sais que le chef sera ponctuel "L'exactitude est la politesse des rois," me disait-il

un jour, "c'est aussi le devoir du soldat." Et lui ne l'oublie pas.

A la porte de l'Hôtel du Parc le 6ème B.C.A. monte la garde, Comme l'envie me brûle de demander au planton ses impressions de la journée ! Mais il présente les armes au Général Bridoux et comme lui je respecte la consigne du silence. Que de glorieux uniformes défilent constamment devant lui Sa main, gantée de blanc, forme une tache éclatante sur son uniforme bleu sombre. On lit dans ses yeux la farouche résolution qu'avait le Mameluk Roustan à la porte de Napoléon.

Le capitaine de frégate Kermaria de Landévennec de Penvan m'accueille en souriant à la sortie de l'ascenseur. Vous êtes à l'heure," me dit-il, "le Maréchal vous attend", et sans autre transition m'introduit dans un petit salon. Voilà, me disais-je, tout l'apparat du nouvel Etat Français : le chef n'a voulu d'autre mobilier que celui de l'hôtel. Ah, les luxueuses antichambres de nos excellences de la défunte Troisième, et les heures interminables que l'on y passait sont bien loin. Point n'est besoin de solliciter une douzaine de chefs, de service avant d'avoir un entretien avec le ministre. Ici, l'on frappe et l'on entre comme au bureau de la Compagnie. Le chef est toujours prêt à vous recevoir." Le bureau du Maréchal est à côté. Le Docteur Ménétreil, avant de m'ouvrir la porte, me confie : "Il est étonnant, Monsieur Benjamin; il s'est couché hier soir à minuit et il a déjà fait ce matin 1 kilomètre à pied. Et il mange comme quatre. Ah, c'est mon seul malade mais vous m'avouerez qu'il ne me donne pas grand mal."

Le Maréchal est assis à son bureau. Il porte un complet de flanelle grise ; machinalement mes yeux se portent à sa boutonnière que n'orne aucune décoration. J'avais préparé une phrase. Le Maréchal me dit : "Asseyez-vous, jeune homme." D'un geste je désigne ma barbe grisonnante. "Je vois," me répond-il, "vous pourriez être mon fils; j'ai suivi vos articles ; votre plume a 20 ans."

J'explique au Maréchal qu'il n'a pas peu contribué à la rénovation de notre littérature et je confesse qu'avant la Révolution Nationale, j'avais comme beaucoup d'autres perdu le contact avec la glèbe de ma province. "J'aime vous l'entendre dire," réplique le Maréchal, "et vous engage à continuer sur la voie que j'ai indiquée. Fixez vos yeux au sol, vous les relèverez plus sûrement vers les cieux."

Le chef de l'État m'interroge alors sur Paris que j'ai quitté il y a quelque jours. "J'attends avec anxiété le moment d'y rentrer. La question est à l'étude et j'espère vous annoncer bientôt une bonne nouvelle."

Mais c'est à la terre que pense surtout le Maréchal ; ses yeux bleus de faïence se fixent sur mes mains. "Vous avez des ampoules, mon ami ; c'est très bien, continuez." Il m'engage à lui parler de ma dernière récolte de tomates.

"A Villeneuve-Loubet," " me dit-il, " j'en ai plus de 100 pots et l'hiver prochain je compte avoir des oranges. Malheureusement (et il sourit gravement) je n'ai pas beaucoup l'occasion de m'occuper de tout cela."

Le glorieux chef déroule alors un rouleau de parchemin que l'on vient de lui apporter. "Je vais vous lire," me dit-il, "le texte de la Charte des Gens de Lettres que je dois remettre cet après-midi à leur syndic." Il ajuste ses lunettes dont les verres sont bien minces et me lit d'une voix assurée

"Gens de Lettres, mes amis, Depuis longtemps vous attendiez que l'on organise votre noble corporation. Il y a 3 mois j'ai décidé de vous accorder une Charte. Je vous la remets aujourd'hui solennellement. Gens de Lettres, mes amis ; seule la plume ne ment pas. Elle est à l'écrivain ce que la charrue est au paysan. Mais vous savez que la ligne du sillon ne doit pas être fantaisiste ; c'est ainsi que vous devez comprendre votre profession. Beaucoup d'entre vous ont déjà envisagé la nécessité d'une organisation; je les remercie du fond du cœur de l'adhésion sans limite à l'œuvre que j'ai entreprise. Il me faut la foi de tous. Votre syndic vous donnera connaissance des règlements de votre charte.

Attelez-vous à votre tâche; nous en récolterons les fruits ensemble."

J'ai du mal à retenir mon émotion. Le soleil perce maintenant les feuillages des platanes du Parc. Le Maréchal tourne la tête vers la gauche, les rayons auréolent sa face d'archange. Suis-je dans une cathédrale ? On n'entend plus rien. Le Chef se lève alors. Un chant s'élève, repris par mille voix célestes. "C'est la Chorale des Charpentiers du Puy-de-Dôme," me dit le Maréchal, "ils me présentent aujourd'hui un rabot d'honneur." Je dois prendre congé. Le Maréchal me tend la main; ses doigts se referment vigoureusement sur les miens ; je tressaillis comme si un courant électrique me traversait le bras. . .

Lorsque je revins à moi, j'étais dans une chambre de l'Hôtel Majestic ; le docteur Ménétrel, se penchant vers mon lit me remit un panier de raisins. "C'est le Maréchal qui vous les envoie," me dit-il, "il vous souhaite prompt rétablissement." Il ajoute : "je comprends très bien ce qui vous est arrivé ; peu de gens résistent au contact de la divinité. Pour vous c'est une magnifique initiation. Vous êtes maintenant des nôtres."

Il s'éloigne. Un à un les grains des raisins de Villeneuve-Loubet, fondant dans ma bouche, prolongent cette merveilleuse communion.

ANDRE BERNHEIM



Battledress numero deux

Les périodes d'examen ont toujours rendu de grands services aux rédacteurs de chroniques du genre de celles-ci. Ajoutées à la dose quotidienne de "perles" que l'on recueille dans un établissement militaire, les épreuves d'entrée ou de sortie de peloton arrivent à fournir une source inépuisable de petites histoires.

Ainsi on a pu lire dans une copie d'Histoire sur la Guerre de 1870: "Gambetta réussit à s'échapper de Paris . . . en ballon captif."

Ceci conserve une allure civile qui nous ferait plutôt songer à un oral de baccalauréat. Mais le "militaire" n'est pas moins bien servi.

* * *

L'examen de combat des Elèves-Aspirants donna lieu au dialogue suivant

"Patrouille de nuit ; vous décidez de donner l'assaut ;
quel est votre signal

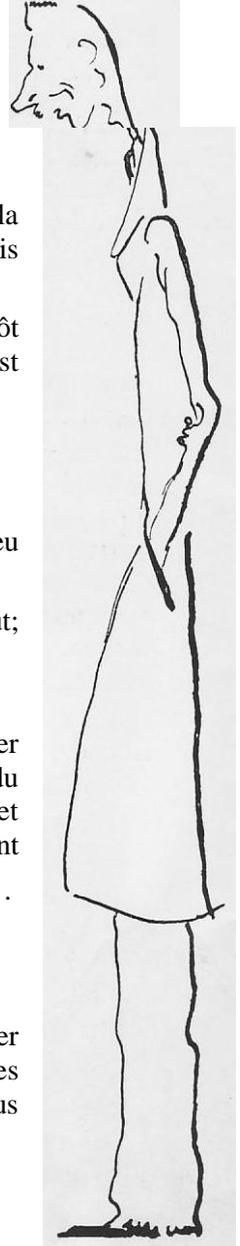
"Deux coups de sifflet

Cette réponse avait probablement suffi à l'officier examinateur, effrayé de cette violation délibérée du silence et de la surprise. L'incident, raconté à un Cadet par un camarade indigné inspira le commentaire suivant

"L'imbécile, c'était évidemment trois coups courts . . .

* * *

Interrogation d'Armement : Un officier, pour éprouver le savoir des Cadets, s'amuse à cache-tampon avec les vis et les ressorts des armes automatiques. L'un de nous qui avait déjà exploré



dans les encoignures et sous les tables les repaires possibles des pièces s'approche plein de méfiance d'un bon mousqueton classique :

"Voulez-vous maintenant me montrer les trous d'échappement *des gaz ? "

L'autre, avec malice, cligne de l'œil et répond

"Allons, mon Lieutenant, il ne faut pas me la faire : Vous avez camouflé le cylindre à gaz . . . "

J'espère que même les civils auront compris.

* * *

Epreuve d'ordre serré : Une section manœuvre sur route, commandée par un Cadet. Mais la route est étroite et une automobile vient malencontreusement menacer un alignement presque impeccable. Les Cadets sont rigides, au garde-à-vous ; pour rien au monde ils ne se permettraient de prendre une initiative. Ils attendent le commandement qui les sauvera de l'écrasement. Mais rien n'est prévu dans le Règlement. Cependant l'officier est là qui note l'intonation de la voix, le mouvement des armes et des mains. Que faire pour se tirer avec honneur de cette difficulté insoluble ?

Alors retentit le commandement "Sans idée de manœuvre, deux pas à droite."

* * *

La veille de la visite d'un général. L'adjudant qui a déjà fait disposer en quinconces les tas de charbon et balayer les feuilles mortes que les arbres dispensent avec une générosité inaccoutumée dirige maintenant une corvée d'élagage d'une haie. Un officier surpris de voir l'adjudant Petitgrignolle transformé en un nouveau Le Nôtre s'enquiert de l'objet de ce travail.

"C'est parce qu'il y a des saletés derrière, mon Capitaine."

"Mais ça ne gêne pas, puisqu'on ne les voit pas."

"Oui, mon Capitaine, mais si l'on coupe la haie, on verra ce qu'il y a derrière et ça sera propre."

* * *

Histoire de fous — mais vraie.

Un Cadet se rase dans la salle de douches complètement obscure, consciencieusement penché sur un miroir. Entre un officier.

"Comment, Lagoupille, vous n'allumez pas ?

"Oh, mon Lieutenant, je peux me raser sans glace."

* * *



Le Lieutenant Pichon nous quitte . . .

Le "Peloton" de l'École s'évanouit . . .

Jaloux des "sections", favorisées à leurs yeux, les ex-cavaliers n'en regrettent pas moins le grand caïd qui n'a pu que deux fois leur faire connaître les joies de la "Découverte." Il avait su les comprendre et par moment presque les conquérir à la tâche ingrate qui leur était dévolue : "La cavalerie, arme des heures de crise, compte par tradition sur sa solidité morale pour répondre sans défaillances et en toutes circonstances à l'appel du Commandement"

(Règlement de Cavalerie 1e partie).

Nos neveux et nièces

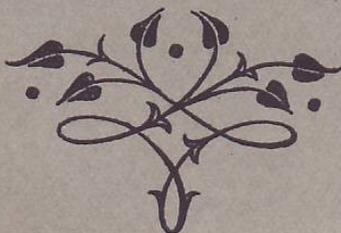
La promotion "La plus grande France" a le plaisir de vous faire part de la naissance de son neveu, Patrick Sourieau.

La promotion "Fezzan et Tunisie" est heureuse de vous faire part de la naissance de sa nièce, France Lehrmann.

Sommaire

LA PROMOTION CORSE ET SAVOIE	<i>Chef de Bataillon Beaudouin.</i>
LES ASPIS S'EN VONT - - - -	<i>E. A. Bowier.</i>
LE CARNET DE BAL - - - - -	<i>P. A.</i>
LEUR EXEMPLE - - - - -	
CEUX QUI Y ETAIENT - - -	<i>Gabriel Morand.</i>
LES ECRIVAINS DU SILENCE - -	<i>Jerome Duchesne.</i>
LA POESIE TEMOIN D'UNE EVOLUTION -	<i>Michel Caron.</i>
A LA MANIERE DE RENE BENJAMIN	<i>André Bernheim.</i>
BATTLE DRESS NUMERO DEUX - -	
NOS NEVEUX ET NIECES - - - -	

Adresser la Correspondance :
P.O. BOX 244, LONDON, E.C.1.



Prix 3/-

